

Patrick Marot [dir.], *La littérature et le sublime*, Presses universitaires du Mirail, coll. Cribles, 2007. Un vol. de 519 p.

Les vingt-deux articles qui composent ce recueil sont le résultat d'un travail de quatre années entrepris dans le cadre d'un séminaire d'équipe de l'Université de Toulouse-Le Mirail. Dirigé par Patrick Marot, le recueil propose ainsi une perspective large et très complète sur le sublime, question revenue dans le champ esthétique depuis une vingtaine d'années, « suscitée par les réflexions contemporaines sur la fin de l'art et la postmodernité », chez des philosophes comme Jean-Luc Nancy ou Jean-François Lyotard. C'est que, comme Patrick Marot le rappelle dans son avant-propos, le sublime pose la question de la littérature, et ce, dès l'Antiquité gréco-latine, le sublime étant à la fois « ce qui excède ses moyens » et « ce qui la fonde en tant que représentation ».

Dans le tout premier article qui ouvre le recueil (« L'écriture du sublime ou l'éclat du manque »), P. Marot approfondit ce paradoxe constitutif de la notion, en étudiant dans leur complexité philosophique les quatre étapes qui jalonnent son histoire. La retraduction du *Traité du sublime* par Boileau, en 1674, fait de Longin un texte fondateur de la notion et de l'esthétique classique, non sans infléchissement, le *sublimis* latin ne correspondant pas exactement à l'*hypsos* grec. Le sublime est défini comme « un équilibre entre la raison et l'imagination », qui induit « une transparence des signes aux choses ». En 1757, Burke renverse la visibilité paradoxale du sublime classique : dans la *Recherche sur l'origine des idées du sublime et du beau*, c'est au contraire « la perte même de visibilité qui manifeste le sublime » et qui sanctionne le « retrait de toute garantie transcendante d'une lisibilité des choses ». Mais alors, « l'effet esthétique vaut pour lui-même, et non plus pour ce dont il serait le signe ». L'étape suivante est accomplie par Kant dans ses *Observations sur les sentiments du beau et du sublime* (1766) et dans la *Critique de la faculté de juger* (1790) : Kant interiorise l'esthétique et fait du sublime un conflit interne de la raison et de l'imagination. Le(s) sublime(s) romantique(s) marque(nt) une dernière étape, dont le courant post-moderne est encore l'héritier, en ce qu'il(s) mette(nt) en tension le modèle classique légué par Boileau et le modèle kantien. P. Marot montre bien ce qu'on pourrait appeler le « bougé » des définitions, qui sont elles-mêmes le produit d'héritages complexes. Il propose trois axes susceptibles de fédérer la diversité des positions autour d'enjeux récurrents : « la relation entre le code – rhétorique ou symbolique – et le dehors du code (le monde divin ou le mystère de l'intériorité humaine », l'importance d'une problématique du sujet dans la réflexion sur le sublime, le paradoxe, enfin, selon lequel « l'occultation est la condition de l'énonciation ».

Mis en perspective par cet article inaugural, les articles du recueil proposent un parcours en diachronie, avec quelques échappées transversales et synthétiques. Trois périodes sont distinguées : dans la première, « De l'Antiquité à la Renaissance », le lecteur trouvera, après une réflexion lexicologique transversale (B. Saint-Girons) des études approfondies sur le sublime dans les tragédies de Sénèque (M.-H. Garelli-François), chez Saint-Augustin (J. Sarocchi), dans les *Lettres* d'Abélard et Héloïse (D. Millet-Gérard) et chez Montaigne (O. Guerrier). Une deuxième période, « Du classicisme aux Lumières », s'intéresse plus particulièrement à Boileau (F. Goyet), Fénelon (F. Trémolières), à la Querelle des Anciens et des Modernes (B. Guion) et à Diderot (G. Cammagre). La troisième section, « Du romantisme à l'époque contemporaine », offre des articles sur *Corinne* de Mme de Staël (Ph. Berthier), sur la *Lettre à Fontanes sur la campagne romaine* de Chateaubriand (P. Glaudes), sur Balzac (R. de Smirnoff), sur *Les Misérables* de Hugo (Y. Reboul) et dans une perspective comparatiste, chez Coleridge, Mary Shelley, Poe et Melville (C. Grall), ou chez Jean Paul et Hugo (D. Peyrache-Leborgne). La question est aussi traitée chez Lautréamont (J.-L. Steinmetz), puis, pour le XX^e, chez Saint-John Perse, Pierre Jean Jouve et Lorand Gaspar

(J.-P. Zubiare), chez Gracq (S. Vignes-Mottet). Cette troisième partie se termine par un article transversal sur l'usage du sublime dans le discours critique et philosophique contemporain (J. Bessière). Une quatrième partie rassemble deux textes qui ouvrent des perspectives en dehors de la littérature, autour de la question de la visibilité et de l'invisibilité, le premier sur la Bible hébraïque (D. Hercenberg), le second sur le tableau par opposition à l'image chez Merleau-Ponty et Lacan (B. Saint-Girons).

Riche de perspectives et dense dans les réflexions qu'il propose, ce recueil constitue sans aucun doute un ouvrage important sur un sujet essentiel et difficile, où, travers la question du sublime, se pense progressivement l'autonomisation de la littérature.

Myriam ROMAN